

Puis vint la nuit

Ahmed Bouchikhi

Puis vint la nuit

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12306-6

La différence est un espoir pour l'humanité. Lorsque la différence sera la norme, alors les hommes vivront en paix. La différence d'autrui, est un don offert à l'humanité. Sans cela, l'univers serait un environnement morose, parsemé de visages identiques et chaotiques.

Johann Dizant

Prologue

Tanger, 7 août 2019

Le secret que cachait Zohra depuis bientôt trente ans était terrible. Même après cette longue période particulièrement sombre de sa vie, elle continuait à trembler de tout son être rien que d'y penser. Il était là, sommeillant dans le tréfonds de son cœur, lourd, sournois, monotone. Mais l'appel qu'elle reçut en ce début de matinée le réveilla avec une effarante brusquerie. Il le rendit encore plus poignant, encore plus difficile à porter dans le gouffre de sa solitude.

Elle était en pleine préparation de moules marinières quand soudain son téléphone portable sonna. Elle décrocha avec empressement et engagea la conversation : « Oui... Bonjour !... Bien et vous ?... C'est vrai ?... Vous en êtes sûr ?... Vraiment sûr ?... Oh, merci beaucoup, monsieur... Merci de tout cœur !... A vous aussi. » De grosses larmes roulaient sur ses joues. Elle les essuya avec le coin de son tablier et composa un numéro. Pas de

réponse. Elle essaya une deuxième fois, une troisième fois. Même résultat.

– Tout va bien ? lui demanda le patron, la cinquantaine trébuchante, corps massif, teint rubicond.

– Oui, tout va bien.

– Si tu as besoin d’une petite pause...

Elle lui décocha une œillade discrète, les lèvres légèrement pincées, et répliqua :

– Je veux finir le plus vite possible et rentrer chez moi.

– Pressée ?

– Très !

– Dans ce cas, au boulot !

Son service terminé, Zohra se dirigea vers la station de grands taxis qui se trouvait loin de LA FIDELITE, le restaurant de fruits de mer où elle travaillait. Une distance que son corps usé par le temps et les coups de l’adversité supportait de moins en moins.

Elle rentra chez elle aux alentours de midi trente. Elle jeta un coup d’œil dans les chambres, puis elle se dirigea vers la cuisine et appela :

– Souaaad !

Souad apparut. La vingtaine à peine entamée. Un je ne sais quoi de mélancolique embrumait ses yeux aux cils naturellement effilés.

– Oui, maman.

– Où est Farid ?

– Il est sorti.

– Il ne t'a pas dit où il allait ?

– Non. Ce n'est pas dans ses habitudes de partir comme ça, sans prévenir.

– Je l'ai appelé sur son portable. Ça sonnait occupé.

– Il l'a laissé sur la table. Il est sûrement déchargé, sinon je l'aurais entendu.

– Bizarre. Il ne s'en sépare jamais. J'avais une nouvelle à lui annoncer.

– Bonne ?

– Excellente ! Le journal m'a contactée.

– Ce n'est pas trop tôt ! Ça fait combien de temps déjà ?

– Six ans.

– C'est un brave type, ce journaliste. Il a tenu parole.

– Un brave type, en effet. Je ne le remercierai jamais assez.

– Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

– Un chirurgien allemand en visite à l'hôpital Cheikh Zayed a donné son accord pour opérer Farid

– C'est extraordinaire. Il en sera ravi. Il a assez souffert comme ça, le pauvre !

– Mais il faut faire vite. Nous devons nous présenter à Rabat après-demain.

– On t'a dit quand aura lieu l'opération ?

– Non. Je me renseignerai le moment venu.

Treize heures, indiquait l'horloge murale, et Farid ne se manifestait toujours pas.

– C'est la première fois qu'il manque le déjeuner, dit Zohra en retenant à grand-peine le sanglot qui s'enflait dans sa gorge.

– Ne t'en fais pas maman ! Ce n'est plus un enfant.

– Tu as oublié ce qu'il lui est arrivé ?

– Il surmontera l'épreuve comme il a surmonté les précédentes. Il a besoin de temps, c'est tout.

– Le temps ! soupira Zohra. Prépare la table ! Karima va bientôt rentrer.

Karima arriva. Regard empreint d'une accablante lassitude. Beauté précocement fanée. Elle salua sa mère et sa sœur et demanda d'une voix aux inflexions tourmentées :

– Où est Farid ?

– Nous l'ignorons, répondit Zohra. Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire dehors avec cette chaleur ?

On attendit encore un peu, puis on passa à table. Zohra ne mangea rien. La place vide de Farid éveillait en elle de vives inquiétudes mêlées à des appréhensions prémonitoires. Elle ne tenait plus en place. Le geste effaré, le pas fébrile, elle allait de la fenêtre à la porte d'entrée et de la porte d'entrée à la fenêtre, nourrissant l'espoir de voir surgir son fils d'un moment à l'autre.

– Mon cœur me dit qu’il lui est arrivé quelque chose, fit-elle. Le cœur d’une mère ne se trompe jamais.

Les heures s’écoulaient l’une après l’autre dans une angoisse croissante. Les dernières lumières du jour s’éteignaient dans les brumes et celles de la nuit s’allumaient, pareilles à des étoiles dans le firmament.

– Allons faire un tour dans le quartier, dit Zohra à Karima. Toi, Souad, tu restes ici. S’il y a du nouveau, tu me téléphones tout de suite.

Elles cherchèrent partout, dans les cafés, les terrains de proximité, les kissariats, les marchés, les jardins publics. Aucune trace de Farid. Résignée, Zohra décida d’avertir la police.

– Ce n’est pas la peine que tu viennes avec moi, dit-elle à Karima. Tu sais bien comment ça se passe dans les commissariats. Ça pourrait prendre toute la nuit.

– Mais c’est loin.

– Je prendrai un taxi.

– Tu es sûre que ça ira ?

– Oui. Va tenir compagnie à ta sœur.

Un grand remue-ménage régnait au commissariat. Des policiers arrivaient, accompagnés d’individus menottés, d’autres partaient en débandade, talkie-walkie à la main, appelés par une affaire urgente, sans doute. Zohra prit place dans une salle où régnait une chaleur étouffante, qu’un ventileur asthénique tentait vainement d’évacuer. Des

bordées de jurons fusaient par intermittence d'un bureau à côté, suivis de violents coups aux résonances métalliques et de cris plaintifs, comme ceux qu'on pousse sous l'effet d'une intense douleur.

Après plus d'une heure d'attente, Zohra fut reçue par un inspecteur au crâne dégarni, dont la mine de bouledogue la délesta de son assurance. Il commença par noter les informations portant sur le nom et le prénom du disparu, son âge, son adresse, son portrait physique, ses signes particuliers, ses fréquentations, etc. Ce faisant, il consultait de temps à autre son smartphone, ébauchait un rictus amusé, abandonnait le clavier de l'ordinateur de service et pianotait sur celui de son mobile. Puis il demanda à Zohra de lui donner son numéro de téléphone et d'avertir la police immédiatement au cas où son fils réapparaîtrait.

La nuit s'annonçait longue, interminable. Le noir succédait au noir et la lumière consolatrice tardait à jaillir. En vain Karima et Souad tentèrent-elles d'apaiser les tourments de leur mère. Le sommeil ensablait ses yeux, mais elle ne pouvait pas dormir. Debout à la fenêtre qui donnait sur l'extérieur, elle attendait, attentive à la moindre silhouette, sursautant au moindre bruit de pas. Rien ! Les minutes glissaient, les heures tombaient. La rue se vidait dans un silence effrayant à l'approche de minuit, et les ombres s'épaississaient. Rien ! Toujours rien !

L'attente de l'héritier

Doubles cousins germains, Zohra et Abdellah se marièrent à l'âge de dix-huit ans, à Aïn Zawa, un village tassé au fond des massifs tortueux du Rif. Une union sans amour ni affinités, arrangée pour perpétuer l'autarcie du sang. Abdellah était fils unique et Zohra la troisième fille d'une fratrie majoritairement masculine.

Dès le premier, mois, la vie de couple sombra dans une déprimante monotonie. Abdellah travaillait toute la journée dans les champs, et quand il rentrait le soir, les vêtements éclaboussés de boue et de poussière, il était complètement éreinté. Il ne parlait que de futilités. Jamais une parole douce. Jamais un geste gratifiant. Zohra s'ennuyait dans sa solitude. Elle rêvait d'évasion. L'occasion se présenta le jour où une association de lutte contre l'analphabétisme ouvrit un centre dans la commune à côté. Elle s'inscrivit aux cours qui y étaient dispensés dimanche, malgré le refus mitigé de son mari. C'était comme une bouffée d'oxygène dans son sombre quotidien fait d'apparences factices et d'indicibles souffrances.